jusqu'à vers les premiers jours d'août, sinon plus tard et dans l'intervalle, non seulement M. Duplessis Bochart s'y trouva présent, mais M. de Champlain y fit une visite vers la fin de juillet et trouva que tout allait à souhait.

Revenons au quatre juillet. Il est certain que M. de la Violette avait des instructions précises touchant le site où il devait établir son fort, et rien ne peut nous faire supposer qu'il dut attendre au lendemain, l'arrivée de M. Duplessis Bochart pour commencer à abattre le bois nécessaire à sa construction. C'est donc bien du quatre juillet que date la fondation des Trois-Rivières.

Où débarqua M. de la Violette ? aucun texte ne nous le dit. Seulement, nous pouvons croire que ce ne fut point sur le rivage qui est en aval de l'extrémité de la rue du Platon actuelle : la hauteur de la côte qui borde ce rivage était un obstacle presque insurmontable et d'ailleurs, il y avait précisément à l'endroit où la rue du Platon aboutit aujourd'hui au fleuve un évasement du rivage, une anse commode, placée immédiatement sous le flanc du Platon, qui était bien le port de cette époque, comme il est encore notre principal débarcadère. C'était là, à mon avis, que M. de la Violette aurait fait toucher sa barque et non pas son canot d'écorce, selon *Dypela*. La première page des registres des Trois Rivières dit que c'était une barque, et la *Relation* de 1634 également. Les Français n'employaient le canot d'écorce que pour les voyages du pays des Hurons, ou pour des courses rapides dans le fleuve. Leurs embarcations étaient des chaloupes, des barques sur lesquelles ils montaient de petits canons de fonte que l'on appelait généralement *capot* et qui étaient d'un usage fréquent sur les côtes pour opérer des descentes. Les Algonquins donnaient aux Français le nom de *Minitikojé* ce qui veut dire "les hommes des canots de bois, hommes des chaloupes." Souvenons-nous aussi que l'expédition de la Violette était composée d'ouvriers avec leurs outils et de colons avec leurs instruments aratoires, toutes choses qui vont mieux dans une barque de bois que dans un canot d'écorce.

Vous voyez que je prends au sérieux mon rôle d'historiographe. Venons en à ce que dit *Dypela* : "Le premier poste des Trois-Rivières ne fut pas la Place d'Armes, mais bien le bas de la rue du Platon ; c'est là que M. de la Violette, en 1634, aborda avec son canot d'écorce et fixa les bases de notre cité."

Ai je jamais dit que le premier poste fut la Place d'Armes ? Je crois que *Dypela* m'a mal lu, ou que mon texte était obscur. Je n'ai pas parlé du premier poste, car on ne le connaît pas. Tout ce que l'on sait de positif c'est que M. de la Violette éleva son fort au centre de la pointe du Platon, sur les débris d'un ancien fort algonquin détruit par les Iroquois. C'était l'assiette la plus forte des Trois Rivières pour se défendre contre les Sauvages avec les armes du temps. Il est positif que M. de la Violette ne s'établit pas dans la basse-ville, ou "bas de la rue du Platon" comme dit *Dypela*. Quant à dire où étaient alors les établissements des Français c'est impossible. Tout ce que l'on sait d'une manière certaine, c'est que deux mois après la fondation du fort, les Frères Jésuites commencèrent à l'endroit où était le bureau du poste l'année dernière, un établissement permanent sur le terrain du chef algonquin Pachirint. Le fort et la maison (avec chapelle) des Jésuites étaient donc sur une même ligne, à très peu de distance l'un de l'autre et regardant le fleuve. Les preuves de ces faits sont irréfutables — on peut les fournir.

Il faut aller à 1650 et 1654 pour commencer à préciser le site des maisons aux Trois-Rivières, et ces maisons sont toutes comprises entre celle des Jésuites, la Place d'Armes et la rue des Casernes. Il était naturel qu'il en fût ainsi puisque le poste de traite, la chapelle et les canons du fort étaient là. Je sais bien que dès 1643 on voit que les Jésuites, Gaspard Boucher, Jean Godefroy et Urbain Beaudry avaient des propriétés dans la basse-ville, mais on sait aussi qu'à cette époque, précisément, les courses des Iroquois rendaient ce lieu inhabitable. Les habitants fixés sur la rue des casernes, sur la ligne actuelle du boulevard et sur la Place d'Armes (qui n'était pas encore Place d'Armes puisque la cour du fort remplissait cet objet) avaient bien assez de peine à repousser les assauts que l'ennemi leur livrait en arrivant à travers la forêt alors limitée au terrain de la paroisse et à celui de l'école des Frères. On voit qu'en 1653, lors du siège de la place, ces endroits étaient couverts de souches et de broussailles.

Lorsque la Bourgade s'agrandit et qu'on lui eut donné une bonne palissade, la rue de l'évêché et la Place d'Armes devinrent le bon quartier, mais cela n'eut pas lieu moins de cinquante ans après l'arrivée de M. de la Violette sur le Platon.....

BULLETIN DES SCIENCES.

On lit dans le *Monde* :

Le chloral en chirurgie.—Parmi les faits les plus intéressants signalés récemment aux séances de cette même académie, nous devons faire connaître à nos lecteurs deux faits médicaux qui sont de nature à intéresser tout le monde.

Le premier est une expérience sur le chloral, nouvel anesthésique qui n'avait encore été essayé à la haute dose que sur les animaux. Elle a été tentée par le docteur Oré, de Bordeaux, à l'hôpital Saint André de cette ville, dans le cas désespéré d'un écrasement du doigt médius gauche ayant déterminé un tétanos avec contraction des muscles masticateurs, devenue générale à tout le système musculaire, et accompagnée de douleurs intolérables.

Deux fois, à quatre minutes de distance, M. Oré injecta dans une des veines radiales neuf grammes de chloral dissous dans dix grammes d'eau. Immédiatement après la seconde injection, les muscles étaient complètement détendus, et le malade, un homme de cinquante deux ans, tombait dans un sommeil tranquille : la respiration, d'abord accélérée, devenait calme et régulière. Le pouls, qui, avant l'injection, marquait 90 pulsations, descendait à 70 ; la raideur musculaire disparaissait complètement ; les mâchoires s'écartaient de trois centimètres et donnaient passage à la langue.

Le passage des doigts sur la peau du malade, les mouvements même qu'on imprimait aux membres ne déterminaient plus de convulsions. On pouvait pincer impunément le malade, sans provoquer chez lui le moindre signe de sensibilité.

L'anesthésie était si complète que M. Oré put exposer à son gré le doigt écrasé, tandis qu'avant l'injection la moindre pression occasionnait les douleurs les plus vives.

"Pensant, dit M. Oré, que si je régularisais cette situation, je pourrais peut-être écarter la cause des phénomènes tétaniques, je me décidai à arracher l'ongle ; j'introduisis au-dessous la pointe d'une paire de ciseaux, que je fis jouer d'avant en arrière. L'ongle fut ainsi divisé en deux moitiés que j'arrachai successivement avec des pinces. Cela fait, avec la pointe d'un bistouri, je donnai à la plaie une netteté qu'elle n'avait pas."

Pendant tout le temps que dura cette opération, ordinairement si douloureuse, le malade ne proféra pas les plaintes les plus légères, ne fit pas le moindre mouvement.

A neuf heures du soir, l'insensibilité durait encore, sous la forme d'un profond et tranquille sommeil. M. Oré put, sans réveiller le malade, le pincer sur les membres inférieurs, sur la joue, lui passer le doigt sur le blanc de l'œil sans déterminer la moindre convulsion. Or, il est démontré aujourd'hui qu'à la suite de l'emploi du chloroforme, quand ce dernier phénomène se produit, quand on peut passer impunément le doigt sur le blanc de l'œil du malade, la sensibilité est absolument éteinte, le malade est mort.

Le malade de M. Oré ne se réveilla qu'à quatre heures du matin. A neuf heures, la sensibilité était revenue, mais encore incomplète, aux membres inférieurs surtout.

Le 10 février, à cinq heures et demie du soir, M. Oré fit une deuxième injection de 10 grammes de chloral dans une des veines de l'avant bras. En quelques minutes, le malade tombait dans le même coma que la veille, et la sensibilité disparaissait de nouveau.

A onze heures du soir, c'est-à-dire cinq heures et demie après l'injection, on pouvait enfoncer une épingle dans la peau des membres et de la poitrine, sans provoquer le moindre signe de douleur, sans déterminer le moindre mouvement convulsif. Le malade se réveilla à deux heures du matin.

Le sommeil artificiel, l'anesthésie, avait duré huit heures. Le docteur Bouillaud, en annonçant à l'Académie des sciences le succès de cette expérience, s'est écrié dans son enthousiasme : "Honneur à l'opérateur et gloire au chloral !"

Voilà un produit pharmaceutique qui va faire son chemin. Il a déjà réalisé le désir du financier de la Fontaine : il a permis de "Vendre le dormir, comme le manger et le boire." On fait un sirop de chloral, qui donne le sommeil, garantit la tranquillité, à dose fixe, et, paraît-il, sans danger aucun. Nous engageons ceux de nos lecteurs qui souffrent d'insomnie à en parler à leur médecin. Il leur conseillera probablement de "se dépêcher de s'en servir pendant que ça guérit."

Le second fait médical est une remarquable expérience de transfusion du sang, opérée à l'Hôtel-Dieu de Paris, par M. Béhier, sur une jeune femme de 21 ans, qu'une perte de sang, rebelle à tous les moyens curatifs, avait mise à deux doigts de la mort. Le procédé choisi par le professeur était le plus simple et le plus sûr, faire passer dans la veine du malade sans délibération, et par conséquent sans retard ni refroidissement et à